

Les péripéties des troubadours

Il n'était pas question d'entreprendre une petite conversation amicale avec le batteur Barry Altschul avant son concert de lundi dernier, à Toulouse : il était d'une humeur massacrante !

Pour le comprendre un peu, il ne faut qu'essayer d'imaginer le calvaire d'un musicien qui doit jouer tous les soirs sur un instrument inconnu.

En effet, par manque d'un papier de franchise douanière, le batteur s'était vu confisquer sa batterie à la frontière française, et pour les treize concerts consécutifs de sa tournée, il se voit obligé de jouer sur un instrument d'emprunt chaque soir.

« Encore heureux que j'aie mes bagages et que je puisse me changer de vêtements », sourit-il quand même. « Ray Anderson, notre tromboniste a bien son instrument, mais pas de valise. Elles se sont perdues quelque part en route ! »

Mark Helias, le contrebassiste, était le seul béni des dieux, possédant à la fois ses bagages et son instrument.

Quant à la fatigue qu'éprouvaient les trois musiciens, elle est facile à concevoir : ils avaient dormi dans des trains entre la Hollande, la Belgique et la France depuis plusieurs jours.

« Il n'y a pas moyen d'organiser les tournées autrement pour le moment », explique Altschul, parce que les clubs n'existent pratiquement pas en Europe. Il n'y a que Ronnie Scott's, à Londres,

qui engage les groupes pour deux semaines. Et dans le reste de l'Europe, les salles de concerts et les maisons de la culture donnent des dates précises qui nous forcent à jouer pratiquement à la chaîne. »

Le concert toulousain était terminé, et nous étions au



restaurant, vers les 2 heures, en train de traduire le menu gastronomique. Les musiciens étaient morts de faim et hésitaient entre le pigeonneau farci et les fruits de mer.

Le merveilleux pianiste Chris McGregor, qui vit, depuis plusieurs années, en Aquitaine, était venu au concert de son vieil ami Altschul, et sa bonhomie contagieuse avait remonté le moral de tous.

« Au moins, en France, ne vous plaignez pas », leur lança-t-il avec un sourire épicurien, « au diable la fatigue, et délectez-vous, messieurs ! »

McGregor poursuit en ex-

pliquant qu'il n'y a rien de pire que de se trouver à face avec une poule riez tous les soirs, dans pays différents...

McGregor, qui a atteint célébrité certaine non seulement en pianiste solo, mais avec son grand orchestre *therhood of Breath*, est heureux d'être installé dans un ravissant moulin de l'Age où il compose avec une grande tranquillité.

« L'orchestre de la ville de Rome m'a commandé une œuvre pour dix-huit musiciens, plus ma propre section rythmique (basse et batterie) et moi-même. J'y travaille comme un fou et je suis content. »

Les séries de concerts, les problèmes, McGregor est heureux de les laisser derrière lui en ce moment. Altschul, lui, s'accroche à son mode de vie par lequel, dit-il, tous les groupes butants doivent passer.

A 3 heures et demie, après avoir regretté la fin des vacances et déploré la politique mondiale qui rogne toujours plus les budgets des arts de la culture, McGregor et Altschul se donnent l'accolade à la croisée des chemins.

Et ils disparaissent sous la pluie, les uns vers l'hôtel, la gare et le prochain concert ; l'autre, vers le splendide piano à queue dans un moulin paisible où le plafond de la cuisine est tapissé de la récolte de piments forts.

Seule brûle, invisible, l'éternelle flamme du feu cré.

NIGHTHAWK